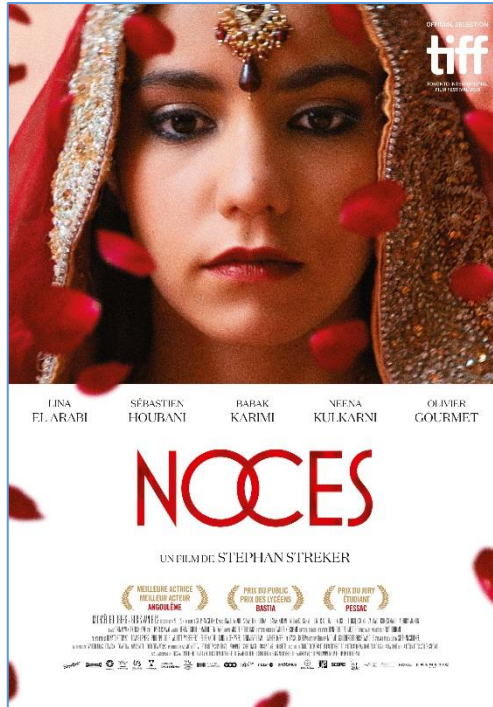


NOCES



un film réalisé par Stephan STREKER

avec

Lina EL ARABI, Sébastien HOUBANI, Babak KARIMI, Olivier GOURMET

Sortie le 19 avril 2017

Durée : 98 min.

Téléchargez des photos : <http://www.frenetic.ch/fr/espace-pro/details//++/id/1095>

RELATIONS MEDIA

Prochaine sa
Eric Bouzigon
Tel. 079 320 63 82
eric@bouzigon.ch

DISTRIBUTION

FRENETIC FILMS AG
Bachstrasse 9 • 8038 Zürich

Tél. 044 488 44 00 • Fax 044 488 44 11

www.frenetic.ch

SYNOPSIS

Zahira, belgo-pakistanaise de dix-huit ans, est très proche de chacun des membres de sa famille jusqu'au jour où on lui impose un mariage traditionnel. Écartelée entre les exigences de ses parents, son mode de vie occidental et ses aspirations de liberté, la jeune fille compte sur l'aide de son grand frère et confident, Amir.



ENTRETIEN AVEC STEPHAN STREKER

Comment définiriez-vous Noces ?

Comme une tragédie grecque. Parce que, comme dans une tragédie grecque, c'est la situation qui est monstrueuse, pas les personnages. Je me suis intéressé avant tout à l'intime de chacun des intervenants de cette tragédie qui sont tous le siège d'enjeux moraux très puissants. Les liens qui unissent les membres de la famille sont des liens d'amour sincère. Et pourtant, tout le monde est écartelé. À commencer évidemment par Zahira entre ses aspirations à une liberté légitime et son amour pour sa famille dont les membres se trouvent être aussi ses geôliers. Je me suis attaché à comprendre tous les personnages : Zahira, bien sûr, mais aussi son frère, son père, sa mère, sa grande sœur, etc. Jean Renoir disait qu'il n'y avait jamais de méchants dans ses films parce que chacun a toujours ses raisons.

Qu'est-ce qui vous a guidé dans l'écriture du scénario ?

Je m'étais fixé une ligne de conduite: commencer et terminer chaque scène par le point de vue de Zahira. Le film, c'est elle, c'est son ressenti. Et si Zahira était absente de la scène, il fallait commencer et terminer par le point de vue d'Amir. Et si Zahira et Amir étaient absents de la scène... alors il fallait que j'élimine purement et simplement la scène. Au cinéma, tout est à mes yeux une question de point de vue. Quand j'écris, ce sont toujours les dialogues qui viennent en premier. Et certains d'entre eux ont bien sûr été directement inspirés par mes rencontres avec les membres de la communauté pakistanaise de Belgique.

Vous avez enquêté longuement dans ce milieu ?

Bien sûr. Et c'était passionnant. Il était très important pour moi d'être irréprochable du point de vue de la culture pakistanaise et de sa représentation à l'écran. Le film est coproduit par une société pakistanaise et c'est assez normal : cette problématique évoquée dans le film, tout le monde au Pakistan la connaît. Chacun a un membre de sa famille ou une connaissance d'origine pakistanaise qui vit en Occident et qui y a des enfants... Ce sont mes coproducteurs mais aussi les Pakistanais de Belgique qui m'ont permis de ne pas rester à la surface du sujet et de creuser en profondeur les faits et les personnages. On avait d'ailleurs en permanence sur le plateau une consultante pakistanaise qui m'a accompagné de la préparation jusqu'au dernier jour du tournage. Elle m'a permis d'être précis jusque dans les moindres détails, des tenues vestimentaires aux coiffures mais surtout en passant par la manière de parler. Comment une fille s'adresse à son père, à sa mère, etc.? Quand parle-t-on français ? Quand passe-t-on au ourdou ? Le mariage via Internet qu'on voit dans le film est ainsi totalement fidèle à la réalité. L'imam qu'on voit dans Noces est, dans la vie, un « vrai » imam pakistanais. Anecdote amusante et qui nous a tous rendus assez fiers : ce n'est qu'à la fin de sa journée de tournage que l'imam a compris que les acteurs qui jouaient la scène du mariage n'étaient pas tous pakistanais. C'était une sorte de preuve ultime que, de ce point de vue-là, on avait tous bien travaillé.

Comment avez-vous construit le casting de Noces ?

Finalement, à l'inverse de ce que j'avais imaginé. Dans mon esprit, je devais d'abord trouver l'interprète de Zahira, puis construire la famille autour d'elle. Alors que, finalement, Lina El Arabi fut la toute dernière que j'ai choisie. Je dois avouer que je n'ai jamais autant souffert de ma vie professionnelle que sur ce casting. Je me souviens m'être dit : on ne la trouvera jamais. (Rires.)

Comment l'avez-vous choisie ?

Il me fallait une comédienne qui soit digne d'être une héroïne. Il me fallait une grande tragédienne. Je disais à mes producteurs : « C'est Elizabeth Taylor qu'il nous faut. » (Rires.) Plus sérieusement, je voulais une actrice qui ne baisse pas la tête, qui ait un port de tête haut. Lina avait passé une audition pour Zahira à Paris, lors de l'une des rares journées où je n'avais pas été présent. Et elle n'avait marqué les esprits de personne, noyée dans la masse. Pendant une nuit d'insomnie, j'ai décidé de revoir tous les essais vidéo de toutes les comédiennes écartées. Et là, Lina m'a intrigué... alors qu'honnêtement, l'audition elle-même n'était pas spectaculaire. Je l'ai appelée le lendemain, soit six mois après son premier passage, pour qu'elle vienne passer des essais à Bruxelles.

Comment avez-vous su qu'elle serait Zahira ?

En travaillant avec elle. J'ai découvert quelqu'un de très à l'écoute, de vulnérable et de très fort à la fois et qui, surtout, avait une capacité à s'abandonner dans le travail. Et puis elle a ce regard qui vous transperce par son intelligence. J'ai donc pris la décision de l'engager à seulement une semaine du début du tournage. Et elle a effectué un travail colossal en sachant qu'elle allait devoir être présente trente jours sur les trente-et-un jours de tournage.

Avez-vous douté, une fois ce choix effectué ?

Contre l'avis général, j'avais décidé de commencer le tournage par deux scènes de jeu très difficiles (le tout premier long plan séquence fixe et la scène de l'avortement interrompu) afin de montrer d'emblée à toute mon équipe en présence de quelle comédienne extraordinaire on se trouvait. Des doutes avaient forcément été exprimés par certains coproducteurs face à une actrice sans expérience qui arrivait à la dernière minute sur un tel projet. Cette première journée a réussi à convaincre tout le monde : les coproducteurs, les partenaires et l'équipe technique. Et à partir de là, j'ai enfin commencé à très bien dormir, ce qui, à mes yeux, est une des choses les plus importantes pour réussir un tournage. (Rires.)

Qu'est-ce qui vous a incité à choisir Sébastien Houbani pour camper Amir, le frère de Zahira ?

C'est une connaissance commune qui m'a parlé de lui. Et dès son premier essai, j'ai su que c'était lui. Pour moi, Sébastien est né pour ce métier. Il peut tout jouer. De la comédie à la tragédie. Dans chaque registre, il se révèle d'une justesse incroyable. Il est à la fois instinctif

mais aussi très technique. Et il doute aussi beaucoup, ce qui finalement n'est pas plus mal pour un acteur.

À leurs côtés, dans le rôle du père, on retrouve Babak Karimi qui jouait le juge dans Une séparation d'Asghar Farhadi...

Une séparation est l'un de mes films de chevet. Et c'est tout sauf un hasard si dans Noces je cherche, à l'instar du travail d'Asghar Farhadi, à ce qu'on comprenne les points de vue de chacun des personnages. J'avais en tout cas trouvé ce juge si extraordinaire dans Une séparation que je pensais qu'il s'agissait d'un vrai magistrat et non d'un acteur. (Rires.) Mon producteur Michaël Goldberg et moi-même, on le citait systématiquement comme modèle dans nos recherches. Et puis on a appris que Babak était bel et bien comédien mais que, surtout, il parlait français ! On était à Paris quand on a appris ça... et lui aussi. On s'est rencontrés le jour même. Babak était très motivé quand il a lu le scénario. Il a même accepté de passer une audition. Et il a travaillé comme un forcené son français et son ourdou. Il est le seul comédien du film qui ne joue jamais dans sa langue maternelle.

Vous retrouvez aussi Olivier Gourmet que vous aviez dirigé dans votre film précédent, Le monde nous appartient...

Parce que c'est le meilleur acteur du monde et parce que c'est mon ami. (Rires.) On s'est fait la promesse qu'il serait dans tous mes films. Jusqu'ici, il n'a eu que des seconds rôles dans mes films. Et son plaisir est de me traiter de grand arnaqueur qui lui promet beaucoup mais lui propose peu. (Rires.) Ceci dit, Olivier a le rôle principal dans mon prochain projet.

Comment travaillez-vous avec vos acteurs en amont ?

Je ne crois pas qu'un acteur ait besoin qu'on lui explique les enjeux psychologiques de son personnage. S'il est sensible et intelligent, tout est assimilé dès le départ, sans qu'on ait à en discuter. Donc, mon travail avec eux consiste à entrer le plus possible dans le concret. Et j'adore, pour cette raison, le temps des répétitions. Avec une ligne de conduite que je leur donne d'emblée : « Vous avez toujours le droit de me proposer mieux, sous réserve que vous retourniez au texte tel que je l'ai écrit si je ne suis pas convaincu par la nouvelle proposition. » C'est un deal que je passe avec eux et qui est accepté par tous. Sébastien était sans doute celui de mes acteurs qui me proposait le plus... et c'était souvent pour un mieux d'ailleurs.

Une fois sur le plateau, comment définiriez-vous votre direction d'acteurs ?

J'adore diriger mes comédiens pendant la prise. Je leur parle dans les temps de silence, en évitant l'instant des dialogues. Je crois beaucoup en cette méthode. Il y a une forme de concentration et d'attention qui s'installe. En outre, il y a trois éléments sur lesquels j'adore jouer pour les diriger : plus vite/moins vite, plus fort/moins fort et en faire plus/en faire moins. Je leur demande d'ailleurs presque toujours d'aller plus vite et d'en faire moins. L'immense Franck Capra disait que le temps n'est pas le même sur le tournage, en salle de montage et dans une salle de projection. Il faut à chaque fois multiplier par deux. Je me rends compte aujourd'hui que, sur Noces, j'ai gardé au montage toutes les prises où j'ai demandé à mes comédiens de faire avancer l'action plus vite.

Avez-vous beaucoup réécrit Noces au montage ?

Oui, forcément, parce que c'est la plus belle et la plus exaltante étape de création d'un film. Le cinéma, c'est du montage. J'ai travaillé avec deux monteurs. Le premier, Jérôme Guiot qui est un ami, est aussi réalisateur. On lui doit notamment le clip Formidable de Stromae. Avec lui, on est allés au bout d'une première version avant qu'il ne parte, comme prévu, sur un autre projet. Est alors arrivée Mathilde Muyard qui a fait un travail incroyable. Car, au montage, je ne m'interdis rien et je questionne tout. D'autant plus que mes producteurs partagent mon point de vue sur le fait que le temps est une donnée essentielle à cette étape. Pendant le montage, il faut se laisser le loisir de faire des pauses, d'abandonner le film pendant deux mois pour mieux s'y replonger. Car au retour, on découvre des choses qu'on n'aurait jamais vues en restant le nez dessus. Il faut tout tenter au montage. Pour moi, il n'y a jamais de tabou au montage. Par exemple, aucune musique extradiégétique n'accompagne le récit de Noces. Mais ce n'était en aucun cas un choix préalable. C'est une décision née au montage. C'est le processus de fabrication du film lors de la postproduction qui a décidé qu'il n'y aurait pas de musique. En prenant notre temps, on a laissé le film décider tout seul. Et le film a naturellement rejeté la musique.

Noces est le premier film de votre directeur de la photo, Grimm Vandekerckhove.

Et c'est même encore le seul à ce jour. C'est une joie pour moi de faire naître un tel talent au cinéma. Grimm m'a apporté sa sensibilité et son sens de la lumière. Il y avait une vraie cohérence à lui confier ce poste dans ce film centré sur un personnage aussi jeune. L'âge de Grimm est beaucoup plus proche de celui de mes acteurs principaux que du mien. C'est un atout. On a travaillé en regardant beaucoup de films ensemble. On voulait une image avec une très fine profondeur de champ et qui assume une certaine ambition. Je voulais un film par instants très lumineux et dominé par des couleurs chaudes : rouge, orange, jaune. En racontant l'histoire d'une jeune fille d'aujourd'hui qui tente d'échapper à ce qui l'emprisonne, on songe naturellement à la caméra à l'épaule. Pourtant, avec Noces, Grimm et moi, on a choisi d'assumer une toute autre grammaire cinématographique.

Avez-vous ressenti une responsabilité à embrasser un sujet aussi inflammable que le mariage forcé dans la société d'aujourd'hui, si sensible sur les questions de religion?

Il faut toujours se sentir responsable quand on pose un geste, qu'il soit artistique ou autre. Je pense qu'il y a d'office une dimension politique, au sens « organisation de la vie en communauté », dans tout acte artistique. C'est inévitable, même si avec Noces, je n'avais bien sûr pas pour but de faire un film politique. J'aborde de fait une thématique qui anime la société d'aujourd'hui, mais ce qui m'a surtout intéressé, c'est la tragédie intrafamiliale et en comprendre les enjeux réels, comprendre les êtres humains impliqués dans une histoire qui les dépasse. Comprendre ne veut bien sûr pas dire excuser ou diminuer les responsabilités. Mais il me paraissait important de montrer cette histoire d'aujourd'hui par le biais du cinéma avec, à l'esprit, l'espoir que les gens puissent être émus par ce qu'ils vont voir. Il fallait surtout ne pas faire un film à charge d'une communauté. Souvenons-nous qu'il existait nombre de mariages arrangés dans la France du début du XXe siècle. Et que les choses ont, depuis lors,

évolué. C'est pour ça que j'ai bon espoir que les choses évoluent. En ce sens, Zahira est vraiment une héroïne de 2017, une Antigone de son époque. Comme Antigone, elle dit « non ». Zahira est un personnage riche de deux cultures qui ne s'annulent pas mais qui s'additionnent. Elle vit dans une famille aimante mais dans laquelle apparaissent des enjeux qui sont au-dessus de tout, même au-dessus de l'amour. Et c'est sans doute aussi cela qui surprend : il peut y avoir des forces supérieures encore à l'amour et qui emportent tout... En cela, je pense que Noces dépasse son sujet et traite de quelque chose qui a un rapport très puissant avec ce que nous sommes en train de vivre aujourd'hui. J'ajoute que la problématique évoquée dans Noces n'est pas une problématique liée à la religion. Elle est liée à la tradition, à l'honneur et surtout à la valeur ultime : sauver les apparences. C'est la tradition que Zahira rejette et certainement pas sa religion. La preuve, on la voit prier dans le film, à un instant où elle est en rupture totale avec sa famille. Elle a rejeté la tradition mais a emporté sa religion, sa foi avec elle.

Aujourd'hui que Noces s'apprête à sortir en salles, pouvez-vous nous dire pour conclure ce qui vous a guidé tout au long de cette aventure ?

J'ai cherché à raconter cette histoire de mon point de vue personnel mais sans jamais guider le spectateur vers ce qu'il « fallait » penser. Le point de vue est l'affaire du cinéaste. Mais le jugement est l'affaire du spectateur. C'est son « travail ». Et j'ajoute que le jugement d'un spectateur sur un film en dit souvent plus sur ce spectateur que sur le film lui-même. Le plus important pour moi était justement de laisser le spectateur libre et intelligent. Quitte à ce qu'il soit, par instants, déstabilisé.

Stephan Streker



Passionné de cinéma depuis toujours, Stephan Streker est d'abord devenu journaliste dans le but de rencontrer les gens qu'il admire le plus au monde : les cinéastes. Il a ainsi publié de nombreuses interviews-fleuves dans la presse belge. Il a été également critique de cinéma pour la radio et la presse écrite, ainsi que photographe (photos d'art, de presse, portraits), réalisant de nombreuses pochettes de disques. Parallèlement à ces activités, Stephan a été journaliste sportif, spécialisé en boxe et en football. Noces est son troisième long métrage après Michael Blanco (2004), tourné en « guerilla » avec quelques copains à Los Angeles et Le monde nous appartient (2013) avec Vincent Rottiers, Olivier Gourmet et Reda Kateb. Outre son activité de cinéaste, Stephan exerce pour la télévision (RTBF) le métier de consultant football, notamment pour tous les matchs des Diables Rouges (l'équipe nationale belge).

Filmographie

2016 : Noces (Scénario et réalisation, Long métrage)

2012 : Le monde nous appartient (Scénario et réalisation, Long métrage)

2004 : Michael Blanco (Scénario et réalisation, Long métrage)

1996 : Mathilde, la femme de Pierre (Scénario et réalisation, Court métrage)

1993 : Shadow Boxing (Scénario et réalisation, Court métrage)

ENTRETIEN AVEC LINA EL ARABI

Noces marque vos tout premiers pas sur grand écran. Racontez-nous votre parcours jusqu'ici.

J'ai commencé le théâtre assez jeune mais mes parents ont toujours souhaité que je fasse des études. Et moi aussi d'ailleurs. J'ai donc suivi des études de journalisme et je suis actuellement en dernière année. Mais aussi loin que je me souviens, j'ai toujours baigné dans l'art en commençant le violon et la danse classique à six ans. J'ai été jusqu'au bout de mes années de Conservatoire dans ces deux domaines. Ma mère est pharmacienne et mon père, ingénieur en informatique. Ma mère joue du piano, mon père de la contrebasse et mon frère du piano et du violoncelle et moi donc du violon. Et si *Noces* est mon premier rôle principal, je passe des castings depuis que j'ai dix ans et j'ai un agent depuis l'âge de quatorze ans. Avant *Noces*, je n'avais fait que quelques apparitions à la télé.

Comment êtes-vous arrivée sur ce long métrage ?

Par un casting tout ce qu'il y a de plus classique. J'avais un peu la tête ailleurs car avoir le premier rôle d'un long métrage me paraissait impossible. D'ailleurs... on ne m'a rappelée que six mois plus tard, soit deux semaines seulement avant le début du tournage ! Je vous avoue que j'avais un peu oublié *Noces*. On m'a donc appelée pour que je rencontre Stephan à Bruxelles. J'ai passé une audition de plusieurs heures très intenses avec lui, à l'issue de laquelle il m'a donné le scénario. Puis, je suis revenue pour une seconde session de travail qui a duré tout un week-end et il m'a engagée. À partir de là, je n'ai donc eu qu'une semaine pour me préparer et, entre autres, apprendre l'ourdou.

Qu'est-ce qui vous a séduite à la première lecture du scénario ?

Je l'ai lu d'une traite et fini en larmes. J'ai aussi constaté très vite que Zahira était de toutes les pages et l'angoisse a tout aussi vite surgi. Cette peur de décevoir quand on réalise qu'on porte autant de choses sur ses épaules !

Qu'avez-vous fait pendant cette semaine de préparation ?

On stresse, on pleure... (Rires.) Et puis on travaille ! Le plus compliqué furent évidemment les cours d'ourdou. D'autant plus que je n'ai pas l'habitude de travailler aussi précisément mes textes pour ne pas tomber dans une musique préalable. Mais face à une langue que vous ne connaissez pas, vous n'avez pas le choix. J'ai suivi quelques cours accélérés d'ourdou qui m'ont surtout permis de savoir comment les phrases se construisaient, où le verbe était placé et où se situait la tonale. Lors de cette semaine très intense, j'ai aussi rencontré Sébastien (Houbani). Et là, j'ai eu une chance folle. Car au-delà de son aide précieuse pour m'aider à travailler mon texte en ourdou, on a immédiatement développé ce même rapport petite sœur-grand frère que nos personnages. Avec ce respect et cette protection mutuels. Évidemment, pendant ces sept jours, Stephan m'a beaucoup rassurée. C'était important de ne pas sentir une seule seconde le doute dans son regard. Étant de nature

très anxieuse, ça m'aurait bloquée. Stephan a su trouver les mots simples et précis pour me rassurer, en amont du tournage, comme sur le plateau.

Quelles indications vous a-t-il précisément données ?

Stephan demande souvent à ses acteurs d'en faire moins. Mon prof de théâtre du Conservatoire du 20^e arrondissement de Paris m'avait dit un jour : « Quand tu ne sais pas quoi faire sur scène, ne fais rien, ce sera très bien ! » Et j'applique volontiers ce principe qui permet de rester naturel. Stephan appartient à cette école-là. Il préfère qu'on intériorise plutôt qu'on extériorise. C'est l'intime qui l'intéresse.

Et une fois sur le plateau, comment a-t-il travaillé avec vous ?

Ma relation avec Stephan a été très spéciale. Tout d'abord parce qu'il avait bien conscience qu'il s'agissait de mon tout premier rôle. J'étais donc un peu le bébé mais un bébé singulier puisque tout le film reposait sur lui ! (Rires.) En fait, on se ressemble énormément. Nous sommes tous les deux des hyper sensibles. On pleure pour un rien ! Il a été journaliste, je suis en école de journalisme. Un simple regard suffisait pour que l'on se comprenne.

Y a-t-il des scènes que vous redoutiez plus que d'autres ?

Les scènes de légèreté. Car je me sens plus à l'aise dans la tragédie que dans ces moments de respiration pourtant indispensables au film puisqu'ils permettent de s'attacher à Zahira. Ils m'apparaissent bien plus complexes à jouer. Je pleure plus facilement que je rigole !

Quel plaisir avez-vous eu à jouer avec Sébastien Houbani ?

Sébastien est dans le dialogue permanent, il donne son avis, il apporte des idées. Il n'est jamais centré sur lui. Il est hyper généreux. C'est un acteur vraiment incroyable qui, enfin, accède à un rôle à la hauteur de son immense talent. À l'écran on croit qu'il peut avoir cet ascendant sur moi alors qu'il est, dans la « vraie » vie, d'une gentillesse infinie. Je l'avais surnommé Gary Oldman. (Rires.)

Comment définiriez-vous Zahira ?

Une fille qui possède un sacré caractère et une sacrée force. Elle aime sa famille et sa liberté comme l'immense majorité des filles de son âge. Sauf que dans son cas, sa liberté et sa famille sont deux notions qui vont entrer en contradiction. Et je me suis trouvé énormément de points communs avec elle.

Quelle a été votre réaction à la découverte de Noces ?

Je l'ai découvert au Festival d'Angoulême en même temps que le public. Et j'ai été frappée par le fait que Noces ne porte aucun jugement manichéen sur ses personnages. Stephan laisse le spectateur maître de son opinion, le rend actif, lui donne envie de réagir sur une réalité qu'on lui montre. Mais j'avais surtout envie de savoir ce que mes parents allaient en penser. Et quand ils m'ont assuré qu'au bout de 10 minutes, ils m'avaient totalement

oubliée et ne pensaient qu'au personnage, j'étais contente. Je n'aurais pas pu rêver meilleur compliment.



Lina El Arabi

Lina El Arabi a étudié l'art dramatique au Conservatoire du 20e arrondissement de Paris. Repérée par Stephan Streker qui lui offre son premier rôle au cinéma, Lina livre dans *Noces* une prestation couronnée du Valois de la Meilleure Actrice au Festival du Film Francophone d'Angoulême. Après le tournage de *Noces*, Lina a tenu le rôle principal du téléfilm de Xavier Durringer, *Ne m'abandonne pas*, diffusé sur France 2. Lina jouera l'an prochain avec Joe Cole dans le film du réalisateur canadien Kim Nguyen : *Eyes on Juliet*. Elle a aussi d'autres passions: le violon et la danse classique.

ENTRETIEN AVEC SÉBASTIEN HOUBANI

Noces marque votre premier grand rôle au cinéma. Racontez-nous ce qui vous a donné l'envie de faire ce métier...

Un ami d'enfance qui prenait des cours de théâtre m'a invité à venir voir une de ses auditions. J'y ai ressenti un déclic. Quand j'étais plus jeune, ma mère était présidente d'un cours de danse et quand je suis entré au Théâtre du Gymnase où se déroulaient les auditions, j'ai retrouvé les odeurs liées à mon enfance. Dans la foulée, je me suis inscrit dans une école de théâtre et j'ai eu l'impression de revenir sur un terrain familier. L'année suivante, j'ai passé la même audition que mon ami et j'y ai été repéré par un agent. Ont alors débuté les premiers castings. Et puis, les premiers petits rôles.

Comment avez-vous décroché le rôle d'Amir dans Noces ?

J'ai eu beaucoup de chance parce que mon nom a été glissé à Stephan par une connaissance commune. C'est donc par un biais inhabituel qu'on s'est rencontrés. Je suis allé faire des essais à Bruxelles avec Stephan directement et il n'a pas tardé à me donner le rôle puisqu'il m'a rappelé dès le lendemain de ce premier travail.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce rôle ?

Le fait que ce film ne juge personne. Et le personnage d'Amir en constitue pour moi le parfait symbole. Car Noces est aussi et surtout l'histoire d'une famille qui m'a extrêmement ému dès la première lecture. Et à mes yeux, Amir constitue un personnage extraordinaire à interpréter. Il est à l'image de ces héros tragiques qui marchent vers leur destin. Il est en permanence en souffrance, écartelé entre des positions violemment antagonistes. On lui demande de prendre position. Tirailé entre l'amour profond qu'il porte à sa sœur qui s'émancipe et la détresse abyssale que cette émancipation provoque chez ses parents.

Comment avez-vous travaillé le rôle d'Amir ?

Je fonctionne beaucoup à l'instinct. Ce qui ne m'empêche évidemment pas de préparer mes rôles. Et ce de manière très concrète. En l'occurrence : apprendre la langue ourdoue, travailler avec Stephan sur une coupe particulière avec les cheveux en avant... Je lui ai proposé des tas de petits détails comme celui-ci. J'ai besoin d'avoir tous ces éléments en tête pour faire parler l'instinct sur le plateau. Comme un maximum d'outils que j'utiliserai ou non au fil des situations. Pour moi, le travail sur le personnage se fait en amont.

Lina El Arabi parle de vous comme d'un grand frère. Est-ce ainsi que vous qualifieriez aussi votre relation ?

Lina est arrivée au tout dernier moment sur le film. Et il y a eu en effet entre nous un vrai coup de foudre amical. Au-delà d'une actrice, j'ai rencontré une personne. Et si elle joue ma sœur à l'écran, elle l'est aussi devenue dans la vie. J'ai eu envie de protéger cette jeune fille de dix-neuf ans arrivée tard sur Sébastien Houbanile projet alors que, en tant que premier rôle, elle allait devoir en porter tout le poids sur ses épaules. J'ai donc pris cette place de grand frère

mais sans l'infantiliser. Car Lina est une comédienne extraordinaire qui m'a aussi appris énormément en retour.

Comment avez-vous travaillé avec Stephan Streker ?

J'ai tout de suite compris qu'on avait la même manière de travailler : décider des choses essentielles en amont pour rendre le tournage le plus simple possible et éviter des discussions qui font perdre du temps à tout le monde. En amont, Stephan se concentre sur le travail avec les comédiens pour voir comment nous allons pouvoir dessiner ensemble nos personnages par rapport à nos personnalités. Et pendant le tournage, il est très à l'écoute des suggestions que les comédiens peuvent lui faire. Ses dialogues sont très écrits mais il accepte qu'on lui propose quelque chose de neuf. Il aime aussi beaucoup la technique et particulièrement le travail avec son chef opérateur dont il était très proche. Par les thématiques qu'il développe, Noces est aussi un film aux fortes résonances politiques et sociales.

En avez-vous parlé avec votre réalisateur ?

Cette dimension n'a jamais été présente dans notre travail. Je crois que Stephan nous en a beaucoup protégés, Lina et moi, pour ne pas nous polluer le cerveau avec ces questions politiques. Après, quand on accepte de faire un tel film, on s'engage forcément. Évoquer le mariage forcé n'a rien d'innocent. Je ne peux pas me cacher derrière la fiction. Mais Stephan a très bien saisi qui il avait en face de lui. Et qu'il ne fallait pas me polluer avec tous ces aspects-là pour que je puisse rester dans cet état instinctif qui est le mien quand je tourne.

Le film que vous avez découvert terminé est-il différent de celui que vous aviez lu ?

Le film hisse encore plus haut le scénario que j'avais lu. J'ai été impressionné par l'interprétation de Lina. Et, surtout, j'aime que Noces ne prenne pas parti. Ne divise pas le monde entre ce qui serait bien et mal. Il laisse chaque spectateur vivre ce récit selon sa propre sensibilité.



Sébastien Houbani

Noces est la première collaboration de Sébastien Houbani avec Stephan Streker et son premier rôle principal au cinéma qui lui a valu d'emblée le Valois du Meilleur Acteur au Festival du Film Francophone d'Angoulême. Après des études en hôtellerie, Sébastien Houbani, qui a grandi en banlieue parisienne, travaille comme cuisinier dans plusieurs restaurants étoilés et développe parallèlement le goût du jeu, ce qui le pousse à s'inscrire à des cours de théâtre. Il fait ses débuts au cinéma en jouant dans plusieurs courts métrages, dont La tête froide de Nicolas Mesdom qui lui vaut le Prix d'Interprétation ADAMI au Festival International de Clermont-Ferrand, ainsi que le Swann du Meilleur Comédien au Festival du Film de Cabourg. Son premier long métrage sera Juliette de Pierre Godeau avant qu'il ne soit dirigé par Tony Gatlif (Geronimo), Kheiron (Nous trois ou rien) ou Lidia Terki (Paris la blanche). Après Noces, Thierry Klifa a offert à Sébastien le rôle de Karim dans Tout nous sépare face à Catherine Deneuve, Diane Kruger, Nicolas Duvauchelle et Nekfeu. Leur collaboration s'est poursuivie ensuite sur les planches, où Thierry Klifa a dirigé Sébastien en compagnie de Fanny Ardant dans la pièce de boulevard, Croque-Monsieur.

LISTE TECHNIQUE

Réalisation STEPHAN STREKER
Scénario STEPHAN STREKER
Image GRIMM VANDEKERCKHOVE
Ingénieur du son OLIVIER RONVAL
Montage JÉRÔME GUIOT
MATHILDE MUYARD
Direction artistique CATHERINE COSME
Produit par MICHAËL GOLDBERG
BORIS VAN GILS
Une production DAYLIGHT FILMS
FORMOSA PRODUCTIONS
TARANTULA LUXEMBOURG
MINDS MEET
BODHICITTA WORKS
BACKUP FILMS
Distribution Suisse FRENETIC FILMS
Ventes mondiales JOUR2FÊTE

LISTE ARTISTIQUE

Zahira Kazim LINA EL ARABI
Amir Kazim SÉBASTIEN HOUBANI
Mansoor Kazim BABAK KARIMI
Yelda Kazim NEENA KULKARNI
André OLIVIER GOURMET
Aurore ALICE DE LENCQUESAING
Pierre ZACHARIE CHASSERIAUD
Hina Kazim AURORA MARION